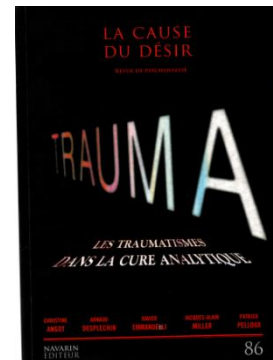


Le pire n'est jamais sûr

Marcus André Vieira



[Cliquez pour agrandir](#)

Reference

Vieira, M. A. Le pire n'est jamais sûr. *La Cause du désir, Trauma : Les traumatismes dans la cure analytique*. n. 86, 2014. ISSN : 2258-8051.

1.

Il n'y a pas d'événement traumatique sans coordonnées symboliques.¹ Dans mon cas, ces coordonnées faisaient plutôt valoir l'omniprésence d'une jouissance débordante, puisque j'ai résidé, pendant la quasi-totalité de mon enfance, dans une clinique psychiatrique. Cette entreprise familiale, dirigée par ma grand-mère maternelle et par ma mère, abritait plus de quatre cents patients. Tout était apparemment maintenu sous contrôle par un déni radical et généralisé du caractère déréglé de la jouissance. En plein cœur de la folie, c'était comme si elle n'existait pas. Pour preuve, les gémissements incessants des patients les plus atteints, la nuit dans le pavillon en bois à côté de notre maison, gémissements qui étaient ignorés comme s'ils n'existaient pas alors qu'on les entendait pourtant très bien.

Dans ce contexte, la jouissance ne pouvait s'inscrire que comme violence. C'est ce qu'une agression subie à l'âge de sept ans rendit mémorable. Un patient me serra à la gorge jusqu'à ce que je me retrouve au bord de l'évanouissement. Puis, tout comme il avait décidé de m'étrangler, sans raison apparente, il me laissa tomber. Une fois revenu à moi, je partis *sans parler à quiconque* de cet épisode.

Pas de trauma qui n'ouvre sur un récit. Or, le seul récit possible aurait été : « Ce n'est pas lui, c'est une force de la nature. » L'ordre maternel qui régissait mon enfance m'avait fait croire qu'une violence sans désir, sans agent, était à l'œuvre dans la déraison. C'était une tromperie.

Ainsi, le corps vivant, avec sa jouissance, était comme frappé d'inexistence, tandis qu'il était occulté et délogé par le corps narcissique. Celui-ci trouvait à se définir dans le regard de la mère sur son fils préféré : un *moustique électrique* (mon surnom à cette époque), agité, brillant, mais qui, au moment de se livrer à quelque chose, n'y était pas. Cela ne l'empêchait pas, bien au contraire, de rechercher le danger à travers de nombreuses situations à risque, y compris dans ses relations amoureuses et ses passions.

Une blague, reprise en analyse, résume la structure fantasmatique en jeu :

Un moustique dit à sa mère : Ciao ! Je m'en vais assister à un opéra. À quoi la mère lui répond : Que tu es beau ! Amuse-toi bien, mais surtout prends garde aux applaudissements !

2.

1. Témoignage présenté aux 43^{es} Journées de l'École de la Cause Freudienne, *Trauma. Bonnes et mauvaises rencontres avec le réel*, Paris, 16 & 17 novembre 2013. Je remercie Rose-Paule Vinciguerra pour sa lecture attentive.

L'élaboration analytique du récit de l'agression, dans sa pure contingence, va progressivement évacuer de leur pathos de nombreuses scènes mettant en jeu ma position passive et qui avaient été jusque-là appréhendées dans le registre de la lâcheté. Mais, en deçà du récit, demeurait toujours un reste de la scène du fantasme. L'analyste lui décernera une place en particulier sous les espèces du son. En effet, la voix de l'Autre, brisant le silence agité du moustique, avait l'impact du tonnerre. Comme une demande absolue, elle me conduisait inlassablement à m'enfuir ou bien à donner une réponse sur-le-champ : en analyse, cela se traduisait par un effort incessant pour effectuer de grandes élaborations sur tout et rien. Dans ces moments-là, l'analyste émettait les sons les plus variés, tels que froisser un journal, grogner, ronfler, pianoter sur l'ordinateur...

Étant donné que, dans le transfert, l'analyste n'occupait pas la place de l'agresseur de l'enfance, ses interventions sonores n'étaient jamais vécues comme une main me serrant la gorge ; mais elles dérangent la défense en se présentant comme des bouts de réel dont l'intention était indécidable.

L'analyste est ainsi venu prendre la seule place possible : ni celle des regards de la mère, ni le tonnerre, ni le père distant, mais ce lieu à la limite de la raison, ou aussi bien de la déraison, soutenu par ces interventions sonores. D'accidentelles qu'elles aient pu être au début, l'analyste sut en faire largement usage. Ces traces sonores (associées à des interprétations mémorables que je ne déplierai pas ici) firent émerger des bribes de souvenirs condensant dans une partie du corps (et non pas dans le corps dans son entier) une jouissance qui échappait à la loi du silence incarnée par la main serrant la gorge.

Des scènes fragmentaires sont venues peu à peu reconstituer *un envers* du fantasme du moustique : des expériences de garçon quelque peu abandonné à son sort dans cette clinique psychiatrique, un garçon *sans avenir* mais qui, par là même, se laissait prendre du plaisir.

Au-delà des cris et des gémissements nocturnes, d'autres sortes de sons issus du pavillon d'à côté, sont venus s'inscrire en condensant la nouveauté. Par exemple, des exclamations de plaisir quand ces internés hors discours prenaient le soleil, ou jouaient avec moi aux petits chevaux en s'écriant : « *Oooh !* »

La voix était entrée en scène, non plus exclusivement comme tonnerre ou silence, mais aussi comme un objet partiel, cause de désir.

3.

Avec ces expériences condensant ma jouissance à me faire (et ce, avec plaisir) objet de l'Autre, je crus mon analyse terminée. En même temps, je scellais de nouveau mon mariage, en découvrant le plaisir de pouvoir simplement y être. S'ouvrit également la possibilité d'avoir des partenaires moins fous qu'auparavant. J'avais trouvé une autre jouissance qui faisait trou dans le tableau et dans le savoir. Il ne s'agissait plus du trauma : du *troumatisme* : au-delà du sens, demeurait quelque chose de présent et concret.

Cependant, la fin véritable de mon analyse ne se profila qu'avec la formulation d'un nom orientant la jouissance sans en passer par le sens joui, que ce soit celui du sujet ou bien celui de l'objet. Tel fut le cas du signifiant morsure [*mordida*] – un signifiant-carrefour qui était venu nommer mes rapports à mon père.

Bien que très conciliant, cet intellectuel avait pourtant sa propre violence, celle d'une pacification imposée et, par là même, spécialement déguisée. Elle se présentait particulièrement dans sa façon de me crier dessus afin de me faire taire, ce qui n'était pas sans redoubler l'effet de la main sur la gorge. Le phénomène s'était condensé dans l'image de la main paternelle mordue – image d'autant plus familière que mon père devait constamment intervenir pour séparer ses très nombreux chiens qui se bagarraient. Dans ce contexte, la main était tout sauf passive. Mais, à la différence de l'agresseur de l'enfance, l'agent de la morsure, même s'il incarnait un Autre féroce, un peu fou, en proie à la déraison, ne restait pas dans l'inexistence. Il laissait la signature de son désir : la morsure.

4.

Tous les éléments étaient là. Il s'en faudra d'un rêve traduisant ce que j'étais déjà en train de vivre pour que je puisse me servir de cette *lettre de jouissance* de la main mordue.

La rue de la maison maternelle, silencieuse, le soir. Ce qui pourrait bien être un guignol, un mendiant ou mon père, gisant sur le trottoir devant la porte. Il semble dormir, car que je l'entends ronfler. Au fur et à mesure que je m'approche de lui, je me rends compte que son épaule est écrasée par toutes les voitures qui passent, ce qui provoque des gémissements de douleur. Je ne peux rien faire. Soudain, de l'autre côté de la rue, un vacarme, un tapage, beaucoup de gens se sont rassemblés autour de quelque chose que je peux juste entendre, mais je suis certain qu'il se passe là quelque chose d'essentiel. Lorsque je regarde à nouveau le mendiant, cette fois, ses gémissements sonnent faux, tels ceux d'une poupée parlante.

Les deux côtés de la rue sont liés par *le son*.

Du côté du fantasme, il y a le moteur des voitures qui passent sur le *gueux*, une ré-édition du tonnerre ou des applaudissements. Il y a également les gémissements et le ronflement – qui véhiculent la jouissance de l'objet.

Passant progressivement de l'autre côté pour plonger dans le tapage, le rêve aurait pu s'interrompre là, en son point aveugle. Toutefois, au lieu de me réveiller dans l'angoisse, il résout l'impasse fantasmatique, car le tapage continue et la scène s'achève sur le guignol, désormais risible.

Je me réveille dans un étrange état d'esprit qui m'accompagne jusqu'à ce que la morsure vienne le fixer d'une façon nouvelle. Il a suffi (en séance, mais dans la solitude absolue) d'ajouter au rêve le terme *mordu*. Je me suis dit : « Là-bas, de l'autre côté, il y a un mordu. » Le terme, en portugais, peut désigner quelqu'un de maltraité ou voulant une revanche, mais aussi, comme en français, un type « sacrément pris », passionné. Je finis par me dire : « Il s'agit d'un mordu de/par la vie [*um mordido da vida*, en portugais]. » C'est la *mort sûre* de la vie, et aussi, en portugais, « l'amour de la vie » [*amor de/da vida*]. Mais c'est encore : « J'ai mordu la vie [*mordi a vida*]. »

Cette série se conclut sur une sorte de néologisme – *mordidavida* – qui condense tout cela. Il constitue pour moi une nouvelle lecture du dicton qui fait le titre de ce témoignage *Le pire n'est jamais sûr...* : le pire n'est jamais que morsure, une petite morsure.

Mordidavida est un nom fabriqué, un *sinthome*, un moyen de faire exister par l'écriture une jouissance qui n'a pas été capturée dans la structure du fantasme. Autrement dit, un moyen de me servir du père pour m'en passer – me servir du père depuis le seul lieu possible : ni celui du tonnerre, ni celui de l'intellectuel conciliant, mais celui, inattendu, de sa déraison.

En revenant au tapage du rêve, il n'est plus l'objet sonore coordonné à l'agitation du moustique ou à son envers passif, mais lieu d'une jouissance hors sens ouverte à la rencontre. L'invention du nom sinthomatique épure cette jouissance sonore des oripeaux de l'objet et la spécifie comme *littoral*.

Si la rue de mon rêve avait été une rivière, cette jouissance n'aurait été ni d'un côté ni de l'autre. Elle serait, comme dit Guimarães Rosa, sa troisième rive.

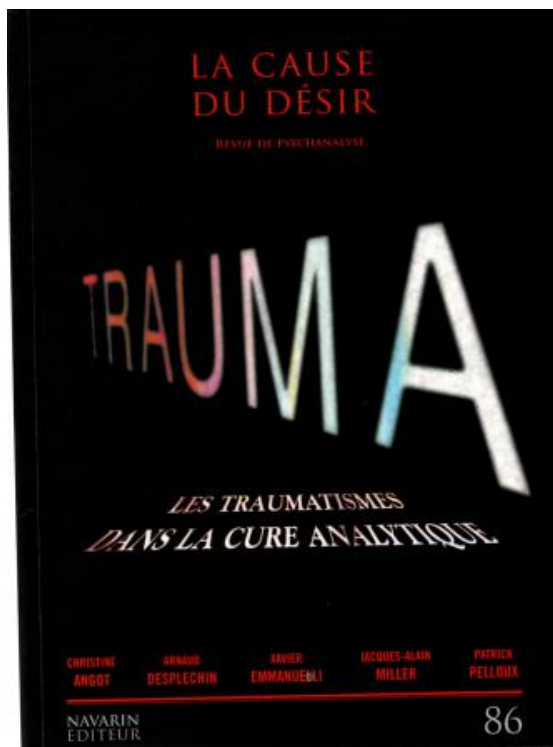
5.

À la suite de mon premier témoignage, j'aperçus mieux comment la sortie d'analyse s'éclairait aussi à partir des coordonnées de l'entrée. À l'époque, ma mère avait été atteinte d'une tumeur à l'utérus et, je ne sais comment, elle m'avait convaincu d'assister, en tant que médecin, à l'opération chirurgicale qui devait lui ôter ladite tumeur. La chose faite, je m'étais retrouvé avec l'utérus *dans* les mains – oui, cela s'était bien passé comme cela ! – avant de m'évanouir brusquement en voyant sur cet utérus la cicatrice laissée par la césarienne de ma naissance. Longtemps, cet utérus et sa cicatrice ont représenté les limites du savoir, comme si je m'étais évanoui devant l'inscription de la vie elle-même.

En court-circuit, je pourrais dire que mon analyse s'est terminée sur un revirement : cet utérus, déchet, a été peu à peu découvert comme godet, réceptacle d'une jouissance nouvelle. La cicatrice,

représentant l'innommable de la vie ou de la mort désirée, est devenue *bouche*, qui désormais n'est plus bouche cousue, mais, toujours vide de sens, bouche qui mord la vie comme irreprésentable. Sous cet angle, le virage est clair. Or ce qui a opéré ce passage ne doit pourtant pas être éludé – à savoir, la *voix*.

C'est bien pourquoi je tiens à cette bande sonore qu'est mon analyse ; elle va du couplet silence / tonnerre, *via* des babillages fous, au tapage dans le rêve – faisant résonner un littoral que j'écris *mordidavida*. Fil de vie et ligne d'horizon.



La Cause du désir
Revue de psychanalyse
 Rédaction et administration : 1, rue Huyman, 75006 Paris
 Tél. : 01 45 49 02 68 – Fax : 01 42 84 29 76
 esf@causofreudienne.org – www.causofreudienne.org

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION : Patricia Bosquin-Caroz.

RÉDACTION

Marie-Hélène Brousse, rédactrice en chef
 Véronique Voruz, rédactrice adjointe
 Hervé Damase, rédacteur adjoint responsable de l'édition.

COMITÉ DE RÉDACTION : Sonia Chiriac, Véronique Eydoux-Cheymol,
 Laurent Goumarre, Ève Miller-Rose, Gérard Wajeman.

ÉQUIPE D'ÉDITION

DIRECTION : Véronique Eydoux-Cheymol.
 ASSISTANTS D'ÉDITION : Olivia Bellanco, Élodie Bernard, Olga Boksztejn,
 Damien Botté, Marianne Bourineau, Patrick Chessel, Èlise Clément,
 Chantal Guibert, Raphaële Jude, Daphné Leimann, Marie-Catherine Mériadeu,
 Élisabeth Noël, Marion Ourrebon, Marie-Christine Patureau Mirand,
 Claude Quenardel, Agnès Riabi, Edwige Shaki, Nathalie Stéphane,
 Edmond Vaurette, Claire Zebrowski.
 Avec la participation de Monique Amirault, Hélène Deltonbe et Pierre Ebténger.
 Ont aussi collaboré à ce numéro, Patricia Cagnet, Pascale Fari et France Jaigu.

LCD remercie chaleureusement Bénédicte Jullien pour sa collaboration essentielle à ce numéro, ainsi que Léonor Matet et Philip Metz pour *Les Aventures d'une affiche* et Justine Fournier pour la couverture.

CONSEILLERS : Jacques-Alain Miller, Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen,
 Jean-Daniel Mater, Alain Merlet, Herbert Wachsberger.

DIFFUSION : Margot della Corte.
 RELATIONS PUBLIQUES ET COMMUNICATION : Caroline Maner.

Envoi des manuscrits à Marie-Hélène Brousse et Véronique Voruz :
 brousse.richard@wanadoo.fr, verovoruz@me.com

La Revue de l'École de la Cause freudienne a été fondée en 1981 sous le titre *Actes* ; elle s'est poursuivie sous le titre *La Cause freudienne*, puis sous le titre *La Cause du désir*. Une nouvelle série a débuté en 2012.

© La Cause du désir, 2014.

SOMMAIRE

5 **Éditorial**, Marie-Hélène Brousse

Urgences

8 Au-delà de la catastrophe, l'urgence, table ronde avec Didier Crevenistes, Xavier Enxanet et Patrick Pelloux

17 Rencontres avec l'inconscient réel, entretien avec Didier Crevenistes

Lumières

28 Freud et l'actualité du trauma, entretien avec Serge Cottet

34 Réveil espais, Christiane Alberti

40 Les traumatismes du trauma, Philippe La Segna

51 Le traumatisme d'avant la naissance, François Anarret

56 Le deuil traumatisé, Jean-Benoît Leroy

L'expérience du désir

62 Une introduction à la lecture du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, Jacques-Alain Miller

Restes

73 Le pieu n'est jamais sûr, Marco André Vieira

78 Ensemble vide, Ravi Avulshan Muralid

82 J'ai débouqué la vie, Santiago Castellanos de Marcos

86 Itinéraire d'une traumatisée online, Anuska Lebovitz-Quenebec

Rencontre

92 Ethnies ou Suigner une névrose de guerre en Amérique, une conversation entre Armand Desplechin et Gérard Wajeman

Can

106 Se trahir soi-même, Marie-Hélène Brousse

110 Ce qui tombe, Sophie Gajard

113 Les tankes roses de Juliette, Lawrence Metz

117 Ne pas s'adonner à sa tristesse, Caroline Doucet

121 Un si précoce printemps, Camille Ramirez

125 Encore des coups, Richard Bauwand

128 L'apparence accidentelle du traumatisme, Marga Avet

131 Un traumatisme peut en cacher un autre, Bénédicte Jullien

Un écrivain

136 Psychanalyse, Christine Angot

149 Je vous dire la vie, Christine Angot converse avec Christiane Alberti, Marie-Hélène Brousse et Jacques-Alain Miller

Lettre

148 Laisser le corps se dire, Yvonne Gouzer

153 Le choix d'Annaï, France Jaigu

157 Petit éloge du trauma, Philippe Hellebois

Les Aventures d'une affiche

162 Histoire d'une affiche, Philip Metz